

A World in the Making

An Essay on Turtles, Myths and Possible Worlds

Soap foam emerges from David Medalla's Bubble Machine like a harmless volcano. It spills over and slowly disappears, only to begin again. The shapes created by the foam are never entirely predictable: each eruption is determined by the interaction of water, air and their capricious currents. Looking at these machines, I believe there is no better metaphor for a world in the making.

In 1964, Medalla wrote a short text entitled *On My First Sculpture*, in which he recalled a childhood episode that offers an interesting starting point for thinking about the works presented here:

"When I was nine years old, my family went on holiday to Cebu, in the Philippines. We spent the holidays with my mother's relatives, half of whom were farmers and the other half fishermen, in the coastal town of Dalaguete. There I discovered a clay deposit in the barrio of Kawayan. I played with the clay and modelled shapes of different animals. One day I showed my clay sculptures to an older cousin. I told him: 'Wouldn't it be fun to transform a small coral island off the coast of our barrio into a large sculpture shaped like a turtle (like one of my clay sculptures)?"

This undertaking, absurd in the best possible sense, brought together much of his family and practically the entire population of the village. Together, they cleared the island and shaped it into a giant turtle which, at high tide, disappeared beneath the foam and, at night, glowed with phosphorescent light. From this experience, Medalla concluded that the turtle-island-sculpture was not exactly his creation, but belonged to the entire village.

When I recently read this extraordinary story, autobiographical yet imbued with mythical resonances, like the great cosmogonies, three ideas came to mind that resonate with the work of Mamali Shafahi and Domenico Gutknecht.

The first concerns the importance of preserving a curious, playful and almost childlike way of looking at the world, one that holds a particular political potency: the determination to understand the world as something in the making, to refuse to accept that things must remain as they are and to imagine, why not, a small island shaped like a turtle. The political potential of this way of seeing lies in its insistence that the world is not a finished condition, but something that can be continually reimagined and transformed.

The second is the intrinsically collective nature of artistic creation. In other words, we never truly create alone. We either cite, co-create and collaborate with others, or become an entire village dreaming of a coral island. In any case, sculpture here exceeds the production of an object to become a collective act, in which authorship, labour and imagination dissolve into a shared intelligence.

This understanding of creation resonates with the practice of Mamali Shafahi and Domenico Gutknecht, who draw on a historical and symbolic imaginary larger than themselves. In their new body of work, we encounter a constellation of mythologies, folklore and inherited images. Their reliefs bring together bodies, animals, plants and hybrid beings, assembling fragments of different stories into images in which figures emerge, overlap and dissolve into one another. As though fragments of different narratives had found their place on the same surface, their works evoke a world that feels at once ancient and strangely familiar.

The third is the importance of the relationship we establish with nature and the non-human when inhabiting the new collective worlds we might create. The turtle is not simply an image imposed upon the island: the sculpture remains inseparable from the coral, the tides, the phosphorescent organisms and the vegetation that continue to transform it. From its timeless shell to the intertwined bodies, animals and plants in Shafahi and Gutknecht's reliefs, these works imagine forms of existence in which human and non-human life are entangled, and in which new worlds can only be created through new relationships.

What connects the works is not a shared mythology or a single narrative, but the possibility of imagining the world differently: as a living, collective and unfinished process. And although a certain lesson may emerge from all this, perhaps a suspicion and, above all, a certain sense of wonder, there is no linear story. Only a blue constellation of images, memories and forms that reappear transformed. Everything comes back, like the tide rising and falling, like the foam that vanishes only to emerge once more.

Esmeralda Gómez Galera

A World in the Making

Un essai sur les tortues, les mythes et les mondes possibles

La mousse de savon jaillit de la Bubble Machine de David Medalla comme un volcan inoffensif. Elle déborde puis disparaît lentement, pour mieux recommencer. Les formes que crée la mousse ne sont jamais tout à fait prévisibles : chaque éruption est déterminée par l'interaction de l'eau, de l'air et de leurs courants capricieux. En regardant ces machines, je crois qu'il n'existe pas de meilleure métaphore pour un monde en train de se faire.

En 1964, Medalla écrit un court texte intitulé *On My First Sculpture*, dans lequel il évoquait un épisode de son enfance qui offre un point de départ intéressant pour penser les œuvres présentées ici :

« Quand j'avais neuf ans, ma famille est partie en vacances à Cebu, aux Philippines. Nous avons passé les vacances chez les proches de ma mère, dont la moitié étaient agriculteurs et l'autre moitié pêcheurs, dans la ville côtière de Dalaguete. Là, j'ai découvert un gisement d'argile dans le barrio de Kawayan. Je jouais avec l'argile et je modelais des formes de différents animaux. Un jour, j'ai montré mes sculptures en argile à un cousin plus âgé. Je lui ai dit : "Ce ne serait pas amusant de transformer une petite île corallienne au large de notre barrio en une grande sculpture en forme de tortue (comme l'une de mes sculptures en argile) ?" »

Cette entreprise, a priori absurde au meilleur sens du terme, réunit une grande partie de sa famille et pratiquement toute la population du village. Ensemble, ils nettoyaient l'île et lui donnaient la forme d'une tortue géante qui, à marée haute, disparaissait sous l'écume et, la nuit, resplendissait grâce à la phosphorescence. De cette expérience, Medalla concluait que l'île-sculpture-tortue n'était pas exactement sa création, mais qu'elle appartenait à tout le village. Lorsque j'ai lu récemment ce récit extraordinaire, à la fois autobiographique et chargé de résonances mythiques, à la manière des grandes cosmogonies, trois idées me sont venues à l'esprit, qui trouvent un écho dans le travail de Mamali Shafahi et Domenico Gutknecht.

La première est la nécessité de ne jamais perdre un regard curieux, ludique, presque enfantin, car il conserve une puissance politique particulière : la détermination à comprendre le monde comme quelque chose en devenir, à refuser d'accepter que les choses doivent rester telles qu'elles sont, et à imaginer, pourquoi pas, une petite île en forme de tortue. Le potentiel politique de ce regard réside dans son insistance à affirmer que le monde n'est pas une condition achevée, mais quelque chose qui peut être continuellement réimaginé et transformé.

La deuxième est la nature intrinsèquement collective de la création artistique. Autrement dit, nous ne créons jamais vraiment seuls. Soit nous citons, soit nous cocréons et collaborons avec d'autres, soit nous devenons un village entier rêvant d'une île corallienne. Quoi qu'il en soit, la sculpture dépasse ici la production d'un objet pour devenir un acte collectif, dans lequel l'auteur, le travail et l'imagination se fondent dans une intelligence partagée.

Cette conception de la création résonne avec la pratique de Mamali Shafahi et Domenico Gutknecht, qui puisent dans tout un imaginaire historique et symbolique plus vaste qu'eux-mêmes. Dans leur nouvel ensemble d'œuvres, on découvre une constellation de mythologies, de folklores et d'images héritées. Leurs reliefs rassemblent des corps, des animaux, des plantes et des êtres hybrides, assemblant des fragments d'histoires diverses en des images où les figures émergent, se superposent et se fondent les unes dans les autres. Comme si des fragments de récits différents avaient trouvé leur place sur une même surface, leurs œuvres évoquent un monde à la fois ancestral et étrangement familier.

La troisième est l'importance de la relation que nous établissons avec la nature et le non-humain au moment d'habiter ces nouveaux mondes collectifs que nous pourrions créer. La tortue n'est pas simplement une image imposée à l'île : la sculpture demeure inséparable du corail, des marées, des organismes phosphorescents et de la végétation qui continuent de la transformer. De sa carapace éternelle aux corps, animaux et plantes entrelacés dans les reliefs de Shafahi et Gutknecht, ces œuvres imaginent des formes d'existence où la vie humaine et non humaine sont entremêlées, et où de nouveaux mondes ne peuvent naître que de nouvelles relations. Ce qui relie les œuvres n'est ni une mythologie commune ni un récit unique, mais la possibilité d'imaginer le monde autrement : comme un processus vivant, collectif et inachevé. Et même si l'on peut en tirer un certain enseignement, peut-être un soupçon et, surtout, un certain émerveillement, il n'y a pas d'histoire linéaire. Seulement une constellation bleue d'images, de souvenirs et de formes qui reviennent transformées. Tout revient, comme la marée qui monte et descend, comme l'écume qui disparaît pour mieux revenir.

Esmeralda Gómez Galera